

C'est peut-être là qu'un solide pêcheur comme on en voit sur les dépliants d'agences de voyages les aborde et leur propose pour le soir même une pêche en mer avec en prime une dégustation de langouste.

« Mais Antoine dépensait des fortunes pour les touristes, me dit Micheline. Il en a emmené des milliers en mer et ils sont tous revenus. Aujourd'hui, ils m'écrivent pour me demander pourquoi on lui fait des ennuis. Il leur offrait des homards, il a même promené sur sa barque des enfants d'une colonie de vacances et il les a tous ramenés vivants. »

Le rendez-vous est fixé sur le port. Geneviève et Isabelle montent sur le pointu qui porte le nom d'« Ernest-Toussaint », un des frères d'Antoine, tué quelques années auparavant au cours d'une dispute familiale mal élucidée. La 500 Yamaha rouge restera deux jours sur sa béquille, en face de la poissonnerie tenue par une des sœurs Recco. Quand la barque revient, il n'y a plus qu'Antoine à bord.

« Jamais de lettres anonymes »

Mais c'est la moto qui tracasse Antoine. Il persuade un touriste allemand de l'aider à la charger sur sa barque et à la balancer au large. Prétexe : une escroquerie à l'assurance. L'Allemand accepte, mais il trouve dans la sacoche de la moto deux soutiens-gorge avec deux prénoms brodés sur les bonnets : Isabelle et Geneviève. Comme c'est un fétichiste de la lingerie féminine, il les garde en souvenir. Au retour de l'expédition, Antoine veut les lui reprendre. Bagarre au su et au vu de tout le monde au beau milieu du port. Un autre Allemand, qui possède un bateau, l'« Aventure », vient au secours de son compatriote. Tout Propriano a assisté à la scène et sait que les deux disparues activement recherchées sont montées à bord de l'« Ernest-Toussaint ». Silence. Complicité générale à peine transgressée par quelques murmures et quelques avertissements discrets aux imprudentes.

Propriano, deux mille cinq cents habitants, quarante-neuf bars et bistrotts, la patrie de Venture Carbone, le caïd marseillais des années trente, enterré dans le cimetière éclatant de blancheur qui s'étage sur une colline et qu'on appelle ici le village des morts. C'est dans le golfe de Valinco que Carbone allait pêcher les pneus bourrés d'héroïne que les cargos venant d'Extrême-Orient et se rendant à Marseille jetaient au passage. Carbone avait appris aux Proprianiens à se mêler de leurs affaires. « A Propriano, me dit un gendarme, nous ne recevons jamais de lettres anonymes. »

Le maire, Emile Mocchi, est un entrepreneur de travaux publics qui jouit d'une situation de monopole dans tout le sud de la Corse. Il dirige la plus grosse entreprise de l'île, et il possède aussi l'hôtel Roc e Mare. C'est un R.P.R. allié aux radicaux de gauche et au P.C. Ne cherchez pas à comprendre : Propriano échappe à toute logique.

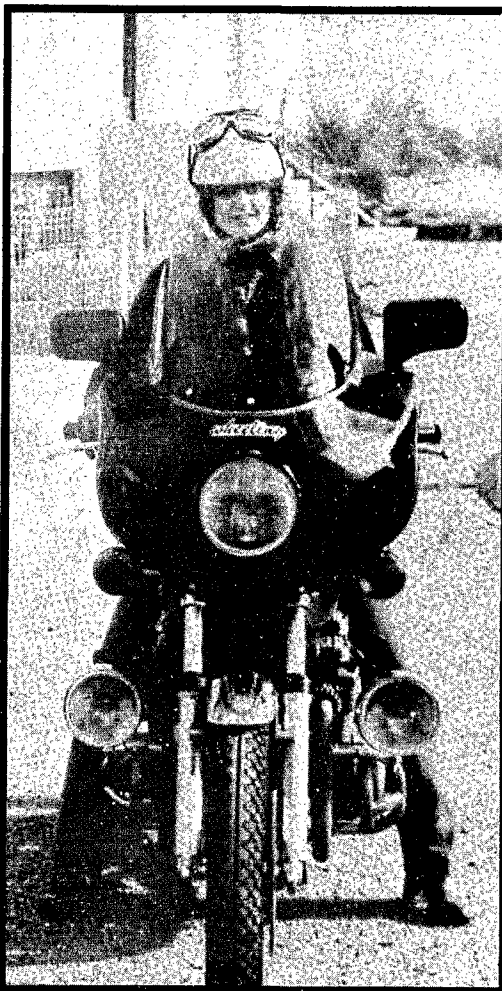
C'est évidemment l'entreprise Mocchi qui a été chargée de la première tranche des travaux d'agrandissement du port de plaisance. Coût : six cents millions d'anciens francs. Le déficit de la commune approche le milliard. En Corse, un maire qui fait des dettes est un bon maire.

Il n'est pas étonnant que dans cette enclave aux pratiques clanistes encore plus ahurissantes que dans le reste de la Corse les Recco aient continué à jouir de l'estime générale. Encore aujourd'hui, leur poissonnerie ne désemplit pas. « Je ne sais pas ce qu'on leur reproche, me dit le curé de Propriano, ancien aumônier de l'Amirauté, mais ce sont des gens très travailleurs.

Mme Recco ne vient pas à la messe parce qu'elle n'a pas le temps, mais je sais qu'elle est très pieuse. » Il faudra attendre le printemps de 1982 pour que les services de police se décident à rechercher en Allemagne le propriétaire de l'« Aventure », qui livrera le nom du collectionneur de soutiens-gorge. Et c'est ce dernier, dont le nom n'a pas encore été divulgué, qui permettra aux enquêteurs de confondre Antoine. Une nouvelle croix à porter pour Micheline, la dame de fer du clan Recco.

Car les malheurs de la famille ont commencé en 1960. Tommy, un autre fils Recco, né en 1934, était tranquillement en train de pêcher à la dynamite lorsqu'il fut importuné par un gardien maritime, Antoine Casabianca, qui, circonstance aggravante, était son parrain. C'est une chose qui ne se fait pas en Corse, et Tommy n'hésite pas à l'abattre. Arrêté, condamné, libéré, Tommy « se range », disent les Proprianiens. Il part pour le continent ; mais dix-neuf ans après son premier meurtre il fait encore une bêtise. Le 22 décembre 1979, il tue trois caissières au supermarché Mammouth de Béziers, et un peu plus tard, le 18 janvier 1980, à Carqueiranne, dans le Var, il exécute froidement trois personnes dont une petite fille de huit ans. « C'est une machination, me dit Micheline. Regardez la photo de Tommy en footballeur. Quel gentil garçon ! Je l'ai fait élever dans une école religieuse, comme ses dix frères et sœurs. » Mais son préféré, c'est Pierrot.

Elle a installé sa photo près d'une des cinq madones. Elle répète : « Qu'il est beau ! » Pierrot avait pour habitude de tirer à la carabine sur l'horloge qui marque, du haut de la tour de la poissonnerie municipale, les grandes heures de



Isabelle Gauchon
On ne l'a pas revue

Propriano. Il a été abattu par trois hommes en cagoule sur la plage voisine de Tizzano. Peut-être une vendetta de la famille Casabianca... Ou une action de commando du clan Parise, les ennemis mortels des Recco, une autre famille proprianaise où on ne compte plus les morts violentes.

Une autre photo, un autre drame, un autre deuil : Ernest-Toussaint. Le prodige de la famille. Il avait émerveillé le commandant Cousteau, qui l'avait engagé pour un de ses films. C'était un pêcheur de corail qui pouvait plonger jusqu'à cent mètres de profondeur en apnée. Tué par son beau-frère, un Sarde, pour une obscure affaire de clôture ou d'adduction d'eau. « Toussaint, il ne voulait de mal à personne, dit Micheline. Quand il voyait le mal, il jetait du sable sur le feu. Il était connu dans le monde entier. Il restera aussi célèbre que Napoléon. »

Le parquet d'Ajaccio vient de rouvrir un autre dossier : la disparition en 1972 d'une jeune Américaine, Lucia Strawson, fille d'un diplomate du Département d'Etat, et de son ami David Fellous, fils d'un directeur des Impôts de Nice. Certains indices et témoignages laissent à penser qu'Antoine Recco les aurait repérés à Sartène pendant la procession du Catenaccio qui commémore le vendredi saint. Une fête violente et macabre où se libèrent les passions. Antoine aurait proposé au jeune couple son programme habituel : une nuit en mer et une langouste grillée.

Victimes de leur éducation

Selon la gendarmerie de Propriano, David Fellous aurait connu une mort atroce. On reparle d'autre part d'une jeune femme et de son fils de huit ans, disparus eux aussi dans la région. « Nous sommes persuadés, disent les gendarmes, que des jeunes fugueuses ayant échoué à Propriano sans que personne ne soit au courant ont été étranglées et noyées. » Le golfe de Valinco n'est pas seulement une piste pour planches à voile, c'est aussi un piège et un tombeau.

Les Recco se croyaient les seuls propriétaires de la mer et des plages. Un clan amphibie qui réunit toutes les contradictions des clans corses : les Recco étaient unis mais divisés par des haines sourdes et inexprimées. Indiscutablement généreux mais possédés par des accès de cruauté imprévisibles. « Nous avons toujours été marins, dit Micheline. Mon beau-père était charpentier de marine à l'arsenal de Toulon. C'était un homme très strict, et pour entrer dans sa famille il fallait être une jeune fille convenable. J'ai élevé mes onze enfants sévèrement, comme je l'avais été moi-même. Si mon père m'avait surprise avec les bras nus, il m'aurait tuée. Evidemment, quand on a onze enfants, on a toujours à faire un jour ou l'autre aux gendarmes. »

Les fils Recco ont été victimes de leur éducation, me dit un Proprianiens. S'ils revenaient de la pêche sans poisson, ce n'était pas la peine de rentrer à la maison. Ils étaient bien obligés de pêcher à la dynamite. Enfin, Micheline a encore Jeannot... Jusqu'à présent, il a été « raisonnable ». « Mais, disent les gendarmes de Propriano, le Jeannot, Micheline va le dresser contre le clan Parise, et elle le perdra aussi. C'est une famille diabolique. »

Micheline me montre une médaille d'argent et une médaille d'or que Vincent Auriol lui a décernées en 1952 et 1954 pour services maternels rendus à la nation. Deux grosses larmes coulent de ses yeux où je crois discerner pourtant une lueur de défi.

FRANÇOIS CAVIGLIOLI